

## Ne tendons pas la corde pour nous faire pendre !

Howard Barker dramaturge anglais que nous avons eu le plaisir de recevoir au Galpon mène une réflexion théâtrale qu'il a nommé le « théâtre de la catastrophe ». La catastrophe comme un renversement des valeurs, des codes de comportement, d'éthique, d'esthétique cherchant à faire éclore une vie plus intense et plus libre dans le théâtre.

Sommes-nous dans un temps de catastrophe, dans un temps qui, une fois passée l'urgence sanitaire, nous permet de renverser le régime social et économique, culturel et moral dans lequel nous sommes englués depuis des années ?

Oui il y a des possibilités. Mais ce renversement n'est pas seulement positif, surtout lorsqu'il s'opère par ce même système et induit moins de liberté, plus d'exploitation, plus d'injustice !

Et dans notre culture des arts vivants, comment réagissons-nous ?

Comment réagissons-nous au vide, à l'absence du rapport direct et vivant entre acteurs et spectateurs qui nourrit les arts vivants ?

Comment affrontons-nous ce manque sans nous soumettre aux doubles injonctions de confinement et de visibilité, sans jouer le seul jeu qui nous reste, celui du numérique ?

Comment abordons-nous la question d'éloignement, d'isolement, de disparition, et du désir qui naît de nos attentes ?

Ce qui émerge en ces temps de confinement nous sidère.

Nous n'oublions pas que le terme *divertissement*, désignait à son origine l'action financière consistant à détourner à son propre profit ou distraire une part de l'héritage.

Nous ne voulons pas divertir, nous ne voulons pas meubler l'attente en surchauffant les réseaux numériques. Nous voulons éprouver ce que cette crise collective produit sur notre quotidien, sur notre pratique.

Nous n'avons pas de recettes ou de bons conseils à donner. Nous n'avons pas besoin d'une telle crise pour danser sur les balcons ou faire du théâtre dans sa cuisine si ça nous chante. Nous ne voulons pas entrer dans ce jeu.

Habituellement, la culture de divertissement cherche à s'emparer du temps libre, le considérant comme un vide à coloniser en occupant les cerveaux de consommateurs réels ou potentiels avec des offres qui distraient et détournent de soi.

Aujourd'hui, cette occupation du vide, ces distractions, ces divertissements surchargent les serveurs numériques et célèbrent les bienfaits des réseaux sociaux à défaut des relations humaines. Tombons-nous dans un piège en nous ruant sur des propositions de danse à la maison, de théâtre dans la cuisine ?

Un piège qui s'ouvre - et que parfois nous ouvrons nous-même - parce que nous sommes incapables à gérer le vide et angoissés à l'idée d'être momentanément invisibles.

Un piège qui laisse présager le pire. Celui dans lequel à la sortie de cette pandémie le système capitaliste fait un bond en avant en passant - de manière encore plus affirmée qu'aujourd'hui - du régime de capital financier à celui du capitalisme numérique !!

Un régime dans lequel le vivant sera remplacé par le virtuel, par le do it yourself.

Plus besoin de lieux scéniques pour se rencontrer, tisser des liens qui ne soient pas pilotés d'avance mais naissent de la confrontation vraie. Des lieux qui pourront s'effacer de la vie pour devenir des start-up.

Alors acceptons le vide actuel et réfléchissons avant de tendre la corde pour qui nous pendra ou du moins nous perdra.

Ce vide auquel nous sommes confrontés c'est du temps pour soi, le manque des arts vivants nous devons le faire sentir comme un manque et non comme un trou à remplir par tout et n'importe quoi.

Au Galpon, nous voulons citer Roland Barthes pour exprimer cette attente dans laquelle se trouvent les arts vivants : ... « Il y a une scénographie de l'attente : je l'organise, je la manipule, je découpe un morceau de temps où je vais mimer la perte de l'objet aimé et provoquer tous les effets d'un petit deuil. Cela se joue donc comme une pièce de théâtre... »

Oui une pièce de théâtre dans nos cerveaux qui s'incarnera un jour sur la scène pour se partager en direct en présence des spectatrices et spectateurs.